

ORWELL, L'HOMME ORDINAIRE, LES INTELLECTUELS ET LE POUVOIR

PAR

Jean-Jacques ROSAT

Un des principaux enseignements que l'on peut retirer de la lecture des essais, articles et romans de George Orwell me paraît pouvoir être formulé dans les termes suivants : la question décisive en politique n'est pas de savoir si l'on dispose de la théorie vraie ; les théories politiques sont faillibles, partielles, et elles peuvent facilement devenir des instruments de pouvoir et de domination ; la question décisive est de savoir comment, dans le monde moderne, chacun, même s'il est un intellectuel, peut rester un homme ordinaire, comment il peut conserver sa capacité de se fier à son expérience et à son jugement, comment il peut préserver son sens du réel et son sens moral.

Cette idée est clairement formulée dans une page célèbre de *1984* :

Le Parti vous disait de rejeter le témoignage de vos yeux et de vos oreilles. C'était son commandement ultime, et le plus essentiel. Le cœur de Winston défaillit quand il pensa [...] à la facilité avec laquelle n'importe quel intellectuel du Parti le vainerait dans une discussion [...]. Et cependant, c'était lui qui avait raison ! Ils avaient tort, et il avait raison. Il fallait défendre l'évident, le bêta et le vrai [*the obvious, the silly and the true*]. Les truismes sont vrais, cramponne-toi à cela. Le monde matériel existe, ses lois ne changent pas. Les pierres sont dures, l'eau est humide, et les objets qu'on lâche tombent vers le centre de la terre. Avec le sentiment [...] qu'il posait un axiome important, il écrivit : « La liberté, c'est la liberté de dire que deux et deux font quatre. Si cela est accordé, tout le reste suit » (Orwell, 1972 : 119)¹.

1. Cette traduction a été modifiée chaque fois que cela a paru nécessaire.

1. LE MONDE ET L'HOMME ORDINAIRES

Il y a donc un monde ordinaire. Les pierres y sont dures, et deux plus deux y font quatre.

Cette caractérisation du monde ordinaire à partir des jugements de perception et des jugements arithmétiques remonte, dans la pensée d'Orwell à l'année 1936 au moins, soit treize ans avant la publication de *1984*. Dans une lettre à l'écrivain américain Henry Miller, l'auteur de *Tropique du cancer*, il déclare : « J'ai en moi une sorte d'attitude terre à terre solidement ancrée qui fait que je me sens mal à l'aise dès que je quitte ce monde ordinaire où l'herbe est verte, la pierre dure, etc. » (Orwell, *EAL*, I : 292). Et dans une recension strictement contemporaine de *Printemps noir*, un roman du même auteur, Orwell explique que « le mot écrit perd son pouvoir s'il s'éloigne trop ou, plus exactement, s'il demeure trop longtemps éloigné du monde ordinaire où deux et deux font quatre. » (Orwell, *EAL*, I : 296).

Comme le fait observer le philosophe américain James Conant, les jugements de perception et les jugements arithmétiques élémentaires ont un point commun :

Une fois qu'un membre de notre communauté linguistique est devenu compétent dans l'application des concepts appropriés (perceptuels ou arithmétiques), ce sont deux types de jugements dont il peut facilement établir, individuellement et par lui-même, la vérité ou la fausseté. Une fois qu'il a acquis les concepts appropriés et qu'il les a complètement maîtrisés, ce sont des domaines où il est capable de prononcer un verdict sans s'occuper de ce que devient, au sein de sa communauté, le consensus les concernant. [...] [Q]uand le verdict concerne, par exemple, quelque chose que vous êtes le seul à avoir vu, vous avez d'excellentes raisons *a priori* de vous fier davantage à votre propre vision de l'événement qu'à une version contradictoire, parue, disons, dans le journal (Conant, 2000 : 299).

L'existence du monde ordinaire repose donc sur la capacité de chacun de nous à établir la vérité d'un certain nombre d'affirmations par lui-même, indépendamment de ce que peuvent affirmer les autres et, plus encore, indépendamment de tout pouvoir. Cette capacité est la caractéristique première de l'homme ordinaire. En se cramponnant à ces affirmations, Winston, le personnage central de *1984*, lutte pour rester un homme ordinaire, pour penser et agir en sorte que le monde ordinaire continue d'exister.

Car le monde ordinaire peut disparaître.

C'est la découverte terrifiante qu'a faite Orwell en 1937 – un choc qui va déterminer pour le reste de sa vie aussi bien son activité politique que son travail d'écrivain. De retour d'Espagne après avoir combattu le fascisme dans la milice du POUM et après avoir dû s'enfuir pour échapper d'extrême justesse à son arrestation par les communistes, il est abasourdi par la manière dont la presse de gauche anglaise rend compte des événements espagnols et par le degré auquel les intellectuels de gauche ne veulent rien savoir de la liquidation systématique des anarchistes et des militants du POUM par les staliniens. Voici comment, dans ses

« Réflexions sur la guerre d'Espagne » écrites cinq ans plus tard, en 1942, à Londres et sous les bombes allemandes, il évoque sa prise de conscience de ce qui est pour lui le trait essentiel, totalement neuf et totalement terrifiant, du totalitarisme.

J'ai vu rapporter de grandes batailles là où aucun combat n'avait eu lieu et un complet silence là où des centaines d'hommes avaient été tués. [...] J'ai vu les journaux de Londres débiter ces mensonges et des intellectuels zélés bâtir des constructions émotionnelles sur des événements qui n'avaient jamais eu lieu. J'ai vu, en fait, l'histoire s'écrire non pas en fonction de ce qui s'était passé, mais en fonction de ce qui aurait dû se passer selon les diverses "lignes de parti". [...] Ce genre de chose m'effraie, car il me donne souvent le sentiment que le concept même de vérité objective est en voie de disparaître du monde. [...]

Si vous regardez l'histoire de la dernière guerre [la première guerre mondiale], dans l'*Encyclopedia Britannica* par exemple, vous vous apercevrez qu'une bonne partie des données sont empruntées à des sources allemandes. Un historien allemand et un historien anglais seront en profond désaccord sur bien des points, et même sur des points fondamentaux, mais il y aura toujours cet ensemble de faits neutres, pourrait-on dire, à propos desquels aucun des deux ne contestera sérieusement ce que dit l'autre. C'est précisément cette base d'accord [...] que détruit le totalitarisme. [...] L'objectif qu'implique cette ligne de pensée est un monde de cauchemar où le Chef, ou une clique dirigeante, ne contrôle pas seulement l'avenir, mais aussi le *passé*. Si le Chef dit de tel ou tel événement "cela n'a jamais eu lieu" – eh bien, cela n'a jamais eu lieu. S'il dit que deux et deux font cinq – eh bien, deux et deux font cinq. Cette perspective me terrifie beaucoup plus que les bombes – et après ce que ce que nous avons vécu ces dernières années, ce ne sont pas là des propos en l'air. » (*EAL*, II : 322-325).

Qui donc est l'homme ordinaire, ce « dernier homme en Europe » (c'était le titre initial de *1984*) dont dépend l'avenir de la liberté et de la civilisation ? L'homme ordinaire n'est ni le militant ni le citoyen. L'horizon de ses jugements n'est ni l'histoire de l'humanité ni la nation, mais le monde concret et particulier de son expérience, celui sur lequel il a prise et où ses actes ont un sens pour lui.

Dans son essai intitulé *Dans le ventre de la baleine*, Orwell crédite Henry Miller d'avoir donné dans un roman comme *Tropique du cancer* une image plus juste de l'homme ordinaire que bien des romanciers engagés. « Parce qu'il est passif par rapport à l'expérience, Miller peut s'approcher davantage de l'homme ordinaire que des auteurs plus soucieux d'engagement. L'homme ordinaire est passif. A l'intérieur d'un cercle étroit (sa vie familiale, et peut-être le syndicat ou la politique locale), il se sent maître de son destin ; mais face aux grands événements majeurs, il est tout aussi démuné que face aux éléments. Bien loin de tenter d'agir sur l'avenir, il file doux et attend que les choses se passent » (*EAL*, I : 624). On le rencontre par exemple dans « les livres écrits sur la Grande Guerre [qui] sont l'œuvre de simples soldats ou d'officiers subalternes, qui ne prétendaient même pas comprendre de quoi il retournait – des livres comme *A l'ouest rien de nouveau*, *Le feu*, [ou] *L'adieu aux armes* [...] écrits non par des propagandistes, mais par des victimes. » (*Ibid.*).

L'homme ordinaire, ajoute Orwell, est « apolitique et amoral » [*non-political, non-moral*], non pas au sens où il ignorerait tout code moral et ne voterait jamais aux élections, mais au sens où ni les doctrines morales ni les idéologies politiques ne sont les véritables ressorts de sa conduite. Mais cette passivité rend l'homme ordinaire plus sensible et plus réceptif aux événements qui bouleversent notre monde et à leur véritable signification que celui qui les appréhende essentiellement à travers les doctrines et les mots.

Georges Bowling, le narrateur de *Un peu d'air frais*, ancien combattant de 14-18 et vendeur d'assurances dans le civil, est le prototype de l'homme ordinaire. Lui voit littéralement non seulement la nouvelle guerre qui vient mais surtout l'après-guerre :

Je ne suis pas un imbécile, mais je ne suis pas non plus un intellectuel (*a high-brow*). En temps normal, mon horizon ne dépasse pas celui du type moyen de mon âge, qui gagne sept livres par semaine et qui a deux gosses à élever. Et pourtant, j'ai assez de bon sens pour voir que l'ancienne vie à laquelle nous sommes accoutumés est en voie d'être détruite jusque dans ses racines. Je sens que ça vient. Je vois la guerre qui approche et l'après-guerre, les queues devant les magasins d'alimentation, la police secrète et les hauts parleurs qui vous disent ce qu'il faut penser. Et je ne suis pas le seul dans ce cas. Il y en a des millions comme moi. Les types ordinaires [*ordinary chaps*] que je croise partout, les types que je rencontre dans les pubs, les conducteurs d'autobus, les représentants en quincailleries – tous se rendent compte que le monde va mal (Orwell, 1939, tr. 1983 : 210).

Bowling pense que l'instauration d'un régime fasciste en Angleterre ne changerait pas grand-chose à sa vie quotidienne, puisqu'il est justement un homme ordinaire et qu'il n'est pas politiquement engagé. Et pourtant, cette perspective le terrifie.

En janvier 1940, pendant la « drôle de guerre », Orwell écrit à son éditeur, Victor Gollancz :

Les intellectuels qui affirment aujourd'hui que démocratie et fascisme c'est blanc bonnet et bonnet blanc, etc., me dépriment au plus haut point. Mais il se peut qu'au moment de l'épreuve de vérité, les gens ordinaires [*the common people*] s'avèrent être plus intelligents que les gens intelligents [*turn to be more intelligent than the clever ones*] (*EAL* I : 511).

En somme, George Orwell a plutôt confiance dans les réactions de George Bowling, l'homme ordinaire. Dans le roman, celui-ci assiste à une conférence de dénonciation du fascisme et d'Hitler prononcée par « un type venu de Londres » ; mais il n'y entend que des mots vides et de la haine : l'orateur lui-même est creux, hormis sa haine.

Vous connaissez le refrain. Ces types-là peuvent vous le moudre pendant des heures, comme un gramophone. Tournez la manivelle, pressez le bouton, et ça y est. Démocratie, fascisme, démocratie. Je trouvais quand même un certain intérêt à l'observer. Un petit homme assez minable, chauve et blanc comme un linge, debout sur l'estrade, à lâcher des slogans. Qu'est-ce qu'il fait là ? Ouvertement,

de façon délibérée, il attise la haine. Il se démène pour vous faire haïr certains étrangers qu'il appelle fascistes. Drôle de chose, je me disais, être « M. Untel, l'antifasciste bien connu ». Drôle d'affaire, l'antifascisme. Ce type, je suppose qu'il gagne sa croûte en écrivant des livres contre Hitler. Qu'est-ce qu'il faisait avant Hitler ? Et qu'est-ce qu'il fera si Hitler disparaît ? [...] Il essaie d'attiser la haine chez ceux qui l'écoutent, mais ce n'est rien à côté de la haine qu'il éprouve personnellement. [...] Si vous le fendiez en deux pour l'ouvrir, tout ce que vous y trouveriez ce serait démocratie – fascisme – démocratie. Ce serait intéressant de connaître la vie privée d'un type pareil. Mais a-t-il seulement une vie privée ? Ou se répand-il d'estrade en estrade, en attisant la haine ? Peut-être même rêve-t-il en slogans ? (Orwell, 1939, tr.fr. 1983 : 194-198).

Chez le propagandiste antifasciste, non seulement les mots ont perdu tout contact avec le monde ordinaire (ils fonctionnent mécaniquement), mais ils ont vampirisé son esprit et s'y sont installés à demeure en se substituant à son expérience. Du coup, il sont devenus les instruments d'une violence qu'il exerce à l'égard des autres, mais qui opère aussi sur lui-même puisqu'il n'éprouve plus qu'une seule émotion : la haine. Bien qu'il se réclame de la démocratie, le propagandiste antifasciste a déjà quelque chose de l'intellectuel totalitaire.

2. LE MONDE TOTALITAIRE ET LE RÊVE SECRET DE L'INTELLIGENTSIA

L'opposé du l'homme ordinaire en effet est l'homme totalitaire, c'est-à-dire l'individu qui est dépossédé de sa capacité d'exercer son jugement de manière indépendante, et, du même coup, de sa capacité d'éprouver tout l'éventail des sentiments ordinaires. C'est ce qu'annonce au héros de *1984* l'intellectuel dirigeant qui le torture : « Jamais plus vous ne serez capable d'un sentiment humain ordinaire [*ordinary human feeling*]. Tout sera mort en vous. Vous ne serez plus jamais capable d'amour, d'amitié, de joie de vivre, de rire, de curiosité, de courage ou d'intégrité. Vous serez creux. Nous allons vous presser jusqu'à ce que vous soyez vide, puis nous vous remplirons de nous-mêmes. » (Orwell, 1972 : 362).

Il importe de bien comprendre ici que l'adjectif « totalitaire » ne s'applique pas seulement pour Orwell à des régimes et à des mouvements politiques mais surtout à des idées et des mécanismes intellectuels qui sont partout à l'œuvre dans le monde moderne. Comme l'explique bien James Conant, « [t]el qu'[Orwell] l'emploie, le terme "totalitarisme" désigne des stratégies (à la fois pratiques et intellectuelles) qui [...] sont appelées ainsi parce qu'elles ont pour but de parvenir à un contrôle *total* de la pensée, de l'action et des sentiments humains. » (Conant, 2000 : 293).

On observera que cet usage du terme « totalitaire » est conforme à celui de son inventeur probable, le libéral antifasciste italien Giovanni Amendola, qui écrivait en avril 1923 : « Le fascisme ne vise pas tant à gouverner l'Italie qu'à monopoliser le contrôle des consciences italiennes. Il ne lui suffit pas de posséder le pouvoir : il veut posséder la conscience privée de tous les citoyens, il veut la "conversion" des Italiens. » (Amendola, 1923).

L'usage orwellien du terme totalitaire, poursuit Conant, « ne recouvre pas seulement des formes de régimes politiques, mais aussi des types de pratiques et d'institutions plus envahissantes et plus spécifiques (diverses pratiques journalistiques comptent parmi ses exemples favoris). Mais par dessus tout, Orwell applique ce terme aux *idées des intellectuels* – et pas seulement à celles qui ont cours dans [...] les “pays totalitaires”, mais à des idées qui circulent dans tout le monde industriel moderne. » (Conant, 2000 : 293).

Quelles idées ? Le réponse d'Orwell est claire : *sont totalitaires les idées qui sont capables de briser notre relation au monde ordinaire*. Ce qui rend une idée totalitaire, ce n'est pas son contenu particulier (rien n'est plus opposé quant à leurs contenus respectifs que les idées fascistes et les idées communistes) mais son fonctionnement, ou, plus exactement, sa capacité à fonctionner comme une arme pour détruire l'homme ordinaire. Aucun régime ou mouvement totalitaire n'a jamais proclamé que deux et deux font cinq. Ce serait une croyance aussi absurde que peu efficace. Mais, si Orwell en fait le paradigme de l'idée totalitaire, c'est que l'absurdité même de son contenu fait mieux ressortir sa fonction première : priver les individus de tout usage de leur propre entendement (pour parler comme Kant) ou de tout usage de leurs propres concepts (pour parler comme Wittgenstein et Cavell). Si « deux et deux font quatre » n'est pas vrai, ou s'il n'est pas vrai que les pierres sont dures, alors je ne sais plus ce que veut dire le mot « vrai » et je ne peux plus l'utiliser.

Il convient de remarquer ici que, pour Orwell, la possibilité d'implanter des dogmes totalitaires irrationnels dans un esprit dépend de la perméabilité de celui-ci aux arguments du scepticisme philosophique. Il y a ainsi dans *1984* un moment sceptique où Winston se dit à lui-même :

Le Parti finirait par annoncer que deux et deux font cinq et il faudrait le croire. [...] Ce n'était pas seulement la validité de l'expérience, mais l'existence même d'une réalité extérieure qui était tacitement niée par sa philosophie. L'hérésie des hérésies était le sens commun [*common sense*]. Et ce qui était terrifiant, ce n'était pas qu'ils vous tuent si vous pensiez autrement, mais que peut-être ils avaient raison. Car, après tout, comment pouvons-nous savoir que deux et deux font quatre ? Ou qu'il y a une force de gravitation ? Ou que le passé est immuable ? Si le passé et le monde extérieur n'existent que dans l'esprit et si l'esprit lui-même peut être contrôlé – alors quoi ? (Orwell, 1972 : 118).

Ce qui est remarquable dans ce passage, c'est que Winston ne va échapper à cette menace sceptique qui le rend vulnérable aux arguments des intellectuels du parti que par un raffermissement soudain de sa confiance en lui-même.

Mais non ! Son courage lui sembla soudain suffisant pour s'affermir de lui-même [*to stiffen of its own accord*] (*Ibid.*).

Cette confiance en lui ne le quittera plus jusqu'au moment où la torture, en brisant son corps, laissera son esprit définitivement sans défense face à la dialectique destructrice d'O'Brien.

Comme l'a clairement vu Cavell, la résistance au scepticisme n'est pas affaire de connaissance théorique ou d'argument philosophique mais de reconnaissance ou d'acceptation du monde ordinaire. « Ce que laisse entendre le scepticisme, c'est que, comme nous n'avons aucun moyen de nous assurer que le monde existe, sa présence à nous-même ne relève pas du connaître. Le monde doit être *accepté*. » (Cavell, 1993 : 152). Ce qu'Orwell décrit comme la passivité de l'homme ordinaire n'est ainsi rien d'autre que son acceptation du monde ordinaire.

A l'inverse, constate-t-il, les intellectuels ont une forte tendance à ne pas se reconnaître comme des hommes ordinaires, c'est-à-dire à ne pas reconnaître la part écrasante de l'ordinaire dans leurs existences. Dans sa recension de *Printemps noir* d'Henry Miller en 1936, Orwell se demande pourquoi « la fiction anglaise de haut niveau est écrite la plupart du temps par des lettrés [*literary gents*] sur des lettrés pour des lettrés. [...] Les livres sur des gens ordinaires qui se comportent d'une manière ordinaire sont rarissimes parce qu'il faut pour les écrire quelqu'un qui soit capable de se placer à l'intérieur et à l'extérieur de l'homme ordinaire [*ordinary man*] – tel Joyce simultanément à l'intérieur et à l'extérieur de Bloom. Mais cela revient à admettre qu'on est soi-même, les neuf dixièmes du temps, une personne ordinaire [*an ordinary person*], chose qu'aucun intellectuel ne veut justement s'avouer. » (*EAL* I : 294).

C'est le problème qu'il pose dans son roman *Et vive l'aspidistra* ! où un jeune poète fauché met toute son énergie à rater sa vie par refus de l'ordinaire. Bien qu'Orwell ne le dise pas expressément, cette difficulté des intellectuels à s'assumer comme des gens ordinaires est évidemment liée à leur rapport au langage. L'intellectuel est, par définition, l'homme des mots, l'homme qui vit par les mots, dans les mots, et dont le rapport au monde passe davantage par les mots que par le regard, l'action ou plus généralement l'expérience. Si le scepticisme, au sens où l'entend Cavell, « est la faculté, que possède et désire quiconque possède le langage, de s'exiler, de s'excommunier de la communauté qui, par consensus ou consentement mutuel, fonde l'existence du langage » (Cavell, *op. cit.* : 54), les intellectuels sont plus vulnérables au scepticisme que les gens ordinaires. Ils peuvent alors s'enfermer comme Descartes dans leur poêle et utiliser les mots, coupés de leur usage ordinaire, dans des méditations métaphysiques. Mais ils peuvent aussi les faire fonctionner, tout aussi coupés du monde ordinaire, comme des instruments de déformation de la réalité (dans la propagande, par exemple) et comme des instruments d'exercice du pouvoir sur les esprits. Une des leçons de *1984* est que ces deux usages ne sont pas sans rapport l'un avec l'autre, et que des arguments produits dans les jeux apparemment inoffensifs de la spéculation peuvent, quand ils sont maniés par des intellectuels de pouvoir, devenir de puissants moyens de destruction de la liberté de penser.

Il vaut mieux ne pas oublier que le pouvoir sur les esprits est un pouvoir intellectuel et qu'il est exercé par des intellectuels. C'est pourquoi il est essentiel dans l'économie de *1984* que O'Brien, l'adversaire de Winston, celui qui finira par le briser intellectuellement, affectivement et moralement, soit lui-même un intellectuel, et que les séances de torture de la troisième partie du roman soient entrecoupées de discussions philosophiques où il l'emporte à tout coup. O'Brien n'est pas un intellectuel au service d'une classe dominante. La caste dominante, c'est lui.

Selon Orwell, en effet, le totalitarisme, est le rêve secret de l'intelligentsia.

Dans un essai intitulé *James Burnham et l'ère des organisateurs* qui date de mai 1946, c'est-à-dire de l'époque où il entreprend d'écrire *1984*, Orwell met en lumière le lien qui existe entre les prédictions de Burnham – selon lesquelles le pouvoir dans les sociétés modernes va passer des propriétaires capitalistes aux organisateurs (aux *managers*) – et l'attrance d'une fraction non négligeable des intellectuels anglais pour la Russie de Staline (attrance d'autant plus étrange à première vue que le communisme et le stalinisme n'en ont exercé que très peu sur la classe ouvrière anglaise).

La théorie de Burnham n'est qu'une variante [...] du culte de la puissance qui exerce une telle emprise sur les intellectuels. Le communisme en est une variante plus courante, du moins en Angleterre. Si l'on étudie le cas des personnes qui, tout en ayant une idée de la véritable nature du régime soviétique, sont fermement russophiles, on constate que, dans l'ensemble, elles appartiennent à cette classe des "organiseurs" à laquelle Burnham consacre ses écrits. En fait, ce ne sont pas des "organiseurs" au sens étroit, mais des scientifiques, des techniciens, des enseignants, des bureaucrates, des politiciens de métier : de manière générale, des représentants des couches moyennes qui se sentent brimés par un système qui est encore partiellement aristocratique, et qui ont soif de pouvoir et de prestige. Ils se tournent vers l'URSS et y voient – ou croient y voir – un système qui élimine la classe supérieure, maintient la classe ouvrière à sa place et confère un pouvoir illimité à des gens qui leur sont très semblables. C'est seulement après que le régime soviétique est devenu manifestement totalitaire que les intellectuels anglais ont commencé à s'y intéresser en grand nombre. L'intelligentsia britannique russophile désavouerait Burnham, et pourtant il formule en réalité son vœu secret : la destruction de la vieille version égalitaire du socialisme et l'avènement d'une société hiérarchisée où l'intellectuel puisse enfin s'emparer du fouet (*EAL*, IV : 218-219).

On trouve sans doute ici l'explication d'une caractéristique importante et souvent négligée du type de totalitarisme décrit dans *1984* : le contrôle des esprits et l'endoctrinement permanents n'y concernent que les membres du Parti, les organisateurs au sens large. Tous les autres, les prolétaires, soit 85% de la population, sont considérés comme « des inférieurs naturels, qui doivent être tenus en état de dépendance, comme les animaux, par l'application de quelques règles simples. Laissés à eux-mêmes comme le bétail dans les plaines de l'Argentine, ils étaient revenus à un style de vie qui leur paraissait naturel selon une sorte de canon ancestral. » (Orwell, 1972 : 105).

La société que décrit *1984* n'est ainsi pas tant une parodie du stalinisme – ou d'un mixte de stalinisme et de fascisme comme on le dit souvent – qu'une satire du rêve secret de l'intelligentsia de gauche britannique. Comme l'écrit Judith Sklar, « l'intellectuel qui ne peut pas supporter les intellectuels n'est pas une espèce rare ; mais ce qui singularise Orwell, c'est qu'il a traduit son mépris dans la vision d'une société gouvernée par les objets de son dédain. L'état totalitaire qu'il a imaginé n'est pas tout à fait celui de Staline, non plus que celui d'Hitler. Le Parti Intérieur, qui dispense l'Angsoc et dirige l'aire n° 1 dans *1984*, est composé d'intellectuels radicaux anglo-américains. » (Sklar, 1998 : 342-343).

Si Orwell concentre ainsi l'essentiel de ses critiques sur « les intelligentsias politique et technique, [sur] les maîtres de la vérité idéologique et [sur]ceux du savoir scientifique », c'est parce que, comme le souligne Michael Walzer, il craint qu'« une fois les capitalistes vaincus, ces deux groupes sociaux ne fassent obstacle à une révolution démocratique ou ne l'usurpent. » (Walzer, 1998 : 195). La critique d'Orwell, rappelle Walzer, est « une critique interne au socialisme » (*Id.* : 196) et *l'affrontement entre l'intellectuel et l'homme ordinaire passe ainsi à l'intérieur du mouvement socialiste.*

Rendant compte en 1938, d'un recueil d'essais du romancier socialiste et d'origine ouvrière, Jack Common, Orwell loue l'auteur d'avoir « mis le doigt sur l'une des principales difficultés auxquelles se heurte le mouvement socialiste – à savoir que le mot “socialisme” a pour un travailleur une signification toute différente de celle qu'il revêt aux yeux d'un marxiste originaire de la classe moyenne. Pour ceux qui tiennent effectivement entre leurs mains les destinées du mouvement socialiste, la quasi-totalité de ce qu'un travailleur manuel entend par “socialisme” est soit absurde soit hérétique. [...] Les travailleurs manuels acquièrent dans une civilisation machiniste, de par les conditions mêmes dans lesquels ils vivent, un certain nombre de traits de caractère : droiture [*loyalty*], imprévoyance [*improvidence*], générosité, haine des privilèges. C'est à partir de ces dispositions précises qu'ils forgent leur conception de la société future, au point que l'idée d'égalité fonde la mystique du socialisme prolétarien. C'est là une conception très différente de celle du socialiste de la classe moyenne, qui vénère en Marx un prophète. » (*EALI* : 423).

Ainsi, c'est la mainmise des intellectuels sur le mouvement ouvrier qui explique pourquoi « ce à quoi on assiste chaque fois, c'est à un soulèvement prolétarien très vite canalisé et trahi par les malins [*the astute people*] qui se trouvent au sommet, et donc à la naissance d'une nouvelle classe dirigeante. Ce qui ne se réalise jamais, c'est l'égalité. » (*Id.* : 424).

3. L'HONNÊTETÉ COMMUNE ET LA CONVERSION DES INTELLECTUELS AU « RÉALISME »

Voir là de l'ouvriérisme serait commettre un contresens sur l'attitude et les conceptions d'Orwell. D'abord, l'idée d'attribuer à la classe ouvrière, parce qu'elle est la classe exploitée, un rôle dirigeant ou messianique lui est totalement étrangère. Et surtout, les dispositions morales qu'il reconnaît aux ouvriers ordinaires – droiture, générosité, haine des privilèges, soif d'égalité – ne sont pas spécifiquement ouvrières : elles relèvent de l'honnêteté commune (la *common decency*), autrement dit, de cette morale déclarée « bourgeoise » par les intellectuels de gauche et, à ce titre, décriée par eux – morale qui est simplement celle des gens ordinaires.

Dans son essai sur Dickens, qui est un de ses chefs d'œuvre, Orwell exalte un sentiment qui est selon lui « caractéristique de la culture populaire occidentale » puisqu'on le trouve incarné aussi bien par les héros de contes comme Jack le Tueur de Géants et que par ceux du dessin animé contemporain (Popeye

ou Mickey) : « le sentiment qu'il faut toujours être du côté de l'opprimé, prendre le parti du faible contre le fort. »

L'homme ordinaire [*the common man*] vit toujours dans l'univers psychologique de Dickens, [alors que] la plupart des intellectuels, pour ne pas dire tous, se sont ralliés à une forme de totalitarisme ou à une autre. D'un point de vue marxiste ou fasciste, la quasi-totalité des valeurs défendues par Dickens peuvent être assimilées à la "morale bourgeoise" et honnies à ce titre. Mais pour ce qui est des conceptions morales, il n'y a rien de plus "bourgeois" que la classe ouvrière anglaise. Les gens ordinaires [*the ordinary people*], dans les pays occidentaux, n'ont pas encore accepté l'univers mental du "réalisme" et de la politique de la Force. [...] Dickens a su exprimer sous une forme comique, schématique et par là même mémorable, l'honnêteté native de l'homme ordinaire [*the native decency of the common man*]. Et il est important que, sous ce rapport, des gens de toutes sortes [*people of very different types*] puissent être décrits comme "ordinaires" [*"common"*]. Dans un pays tel que l'Angleterre, il existe, par-delà la division des classes, une certaine unité de culture. Tout au long de l'ère chrétienne, et plus nettement encore après la révolution française, le monde occidental a été hanté par les idées de liberté et d'égalité. Ce ne sont que des idées, mais elles ont pénétré toutes les couches de la société. On voit partout subsister les plus atroces injustices, cruautés, mensonges, snobismes, mais il est peu de gens qui puissent contempler tout cela aussi froidement qu'un propriétaire d'esclaves romains, par exemple. » (Orwell, *EAL* 1 : 573-574).

Cette page appelle au moins trois remarques.

1. Bien que Orwell la dise "native", au sens où elle ne découle pas d'un code moral explicite ni de prescriptions enseignées comme telles, l'honnêteté commune est un héritage historique. Elle était inconnue du propriétaire d'esclaves romain et Orwell l'associe au christianisme et à la révolution française. Mais si elle est apparue dans l'histoire, elle peut également en disparaître. Le totalitarisme n'est rien d'autre que la tendance à la liquidation de l'honnêteté commune — tendance méthodiquement et systématiquement mise en œuvre par certains courants et régimes politiques, mais tendance inscrite comme une possibilité dans la structure même des sociétés contemporaines.

2. « L'honnêteté commune » a pénétré toutes les classes de la société. Elle n'a pas aboli celles-ci, bien évidemment, pas plus qu'elle n'a aboli la lutte des classes. Mais elle constitue un ensemble de dispositions et d'exigences à partir desquelles des hommes appartenant à des classes différentes, voire antagonistes, peuvent, pourvu qu'ils le veuillent vraiment, partager quelque chose de leurs existences. — On peut aller plus loin : c'est cette « honnêteté commune » qui est au principe du projet socialiste d'abolition de la domination de classe et des différences de classe. Orwell ne dit pas comme Engels : faisons d'abord la révolution ; alors, dans les nouvelles conditions économiques et sociales émergera un humanité nouvelle et par conséquent une morale nouvelle que nous sommes incapables aujourd'hui d'anticiper. Orwell dit plutôt : nous savons tous parfaitement ce qu'est l'honnêteté commune ; faisons la révolution pour abolir les barrières de classe qui l'offensent en permanence et qui empêchent qu'elle soit la

base effective de la vie sociale. Aucune révolution démocratique ne saurait nous dispenser de l'honnêteté commune. Celle-ci est même la condition sans laquelle la révolution ne saurait être démocratique et aboutira au remplacement d'une classe dirigeante par une autre. « Ce qui me fait peur avec l'intelligentsia moderne, écrit-il, c'est son incapacité à se rendre compte que la société humaine doit avoir pour base l'honnêteté commune [*common decency*], quelles que puissent être ses formes politiques et économiques. » (*EAL*, I : 663).

3. En effet, l'intelligentsia moderne s'est coupée de ce socle à la fois historique et humain qu'est l'honnêteté commune. Fascinée par la politique de la force, elle est devenue antidémocratique en politique et « réaliste », c'est-à-dire cynique, en morale. Orwell appelle « "réalisme" » la doctrine qui veut que la force prime le droit » et il voit dans « la montée du "réalisme" » ... le grand événement de l'histoire intellectuelle de notre époque » (*EAL*, III : 284).

Les effets moralement corrompeurs de ce réalisme, Orwell ne les discerne pas seulement dans la presse ou les écrits politiques mais dans la littérature et jusque dans la poésie. Dans son essai *Dans le ventre de la baleine*, il cite un poème de Auden, intitulé *Spain* dont il dit que c'est à son avis « une des seules choses à peu près convenables inspirées par la guerre d'Espagne ».

Demain, pour la jeunesse, les poètes explosant comme des bombes,
 Les promenades autour du lac, les semaines d'étroite communion ;
 Demain les courses de vélo
 A travers les banlieues par les soirs d'été : mais aujourd'hui la lutte.
 Aujourd'hui l'inévitable montée des chances de mourir,
 Le nécessaire assassinat et sa culpabilité assumée
 Aujourd'hui le gaspillage de ses forces
 Dans des tracts éphémères et des meetings rasants.

Orwell en donne le commentaire ironique suivant. La deuxième strophe représente une sorte de croquis sur le vif de la journée d'un « bon militant ». Le matin, un ou deux assassinats politiques, dix minutes d'interlude pour « étouffer le remords bourgeois », puis un déjeuner rapide et un après-midi plus une soirée occupés à écrire des slogans sur les murs et à distribuer des tracts. Tout cela est très édifiant. Mais remarquez l'expression « le nécessaire assassinat » [*necessary murder*] : elle ne peut avoir été employée que par quelqu'un pour qui l'assassinat est tout au plus un mot. En ce qui me concerne, je ne parlerais pas aussi légèrement de l'assassinat. Il se trouve que j'ai vu quantité de corps d'hommes assassinés – je ne dis pas tués au combat, mais bien assassinés. J'ai donc quelque idée de ce qu'est un assassinat – la terreur, la haine, les gémissements des parents, les autopsies, le sang, les odeurs. Pour moi, l'assassinat doit être évité. C'est aussi l'opinion des gens ordinaires. [...] Le type d'amoralisme de M. Auden est celui des gens qui s'arrangent toujours pour n'être pas là quand on appuie sur la détente. (*EAL*, I : 643-644).

L'importance de cette page tient à la relation étroite qu'elle établit entre la fascination des intellectuels pour la puissance et la corruption du langage : l'une et l'autre découlent de la perte de l'ordinaire.

Comment un poète de l'envergure d'Auden — mais on pourrait poser la même question pour Aragon — a-t-il pu être attiré vers le « réalisme » et trahir ainsi les valeurs libérales qui sont la condition d'existence d'une littérature authentique ?

Comment des *écrivains* ont-ils pu être attirés par une forme de socialisme qui rend impossible toute honnêteté intellectuelle ? (Orwell, *EAL I*: 641).

C'est la question que pose Orwell dans un long essai publié en 1940 et intitulé *Dans le ventre de la baleine* où il analyse la littérature anglaise de l'entre-deux-guerres et, plus particulièrement, la différence quant à leur rapport à la société et à la politique entre les écrivains des années 20 (Joyce, Eliot, Pound, Lawrence, entre autres) et ceux des années 30 (Auden et Spender notamment).

La réponse d'Orwell est qu'en 1930 la crise morale et spirituelle de la société anglaise (et de la civilisation occidentale) était telle que les fonctions et les engagements habituels des intellectuels, ceux par lesquels ils étaient traditionnellement reliés à la communauté nationale, avaient perdu toute signification. Orwell lui-même a vécu cette crise. Né en 1903 et ancien élève d'Eton, il a démissionné en 1927 des fonctions d'officier de police qu'il exerçait depuis 5 ans en Birmanie parce qu'il a pris conscience que l'empire britannique exalté par Kipling n'était en réalité qu'un sordide système d'exploitation économique, totalement inhumain où, comme le dit un personnage de son roman *Une histoire birmane*, « les fonctionnaires maintiennent les Birmans à terre pendant que les hommes d'affaires leur font les poches. » Mais il est resté malgré tout profondément attaché à l'Angleterre, alors que beaucoup d'intellectuels de sa génération se sont alors cherché une autre patrie qu'ils ont cru trouver dans celle du socialisme.

En 1930, il n'y avait aucune activité, sauf peut-être la recherche scientifique, les arts et l'engagement politique de gauche à laquelle puisse croire un individu conscient. La civilisation occidentale était au plus bas de son prestige et le « désenchantement » était partout. Qui pouvait encore envisager de réussir sa vie dans les carrières traditionnelles de la classe moyenne — en devenant officier, clergyman, agent de change, fonctionnaire aux Indes ou que sais-je encore ? Et que restait-il des valeurs de nos grands-parents ? Le patriotisme, la religion, l'Empire, la famille, le caractère sacré du mariage, la cravate aux couleurs du collège, la naissance, l'éducation, la discipline — tout individu moyennement éduqué pouvait en trois minutes vous démontrer l'inanité de tout cela. Mais qu'obtient-on, en fin de compte, en se débarrassant de choses aussi élémentaires que le patriotisme ou la religion ? On n'est pas pour autant débarrassé du *besoin de croire à quelque chose*. [...] Je ne crois pas qu'il faille aller chercher plus loin les raisons pour lesquelles les jeunes écrivains des années trente se sont rassemblés sous la houlette du parti communiste. Il y avait là une Eglise, une armée, une orthodoxie, une discipline. Il y avait là une Patrie et — en tout cas depuis 1935 ou à peu près — un *Führer*. Tous les attachements profonds et toutes les superstitions dont l'esprit avait apparemment fait litière pouvaient revenir en force sous le plus mince des déguisements. Le patriotisme, l'Empire, la religion, la gloire militaire — tout cela était contenu dans un seul mot : Russie. [...] Dans ces conditions, le communisme de l'intellectuel anglais apparaît comme un phénomène assez aisément explicable : c'est le patriotisme des déracinés (*EAL I*: 642).

On peut juger cette explication un peu courte. Elle a toutefois l'immense mérite de soulever une question importante dont je ne peux dire ici que quelques mots : si le monde ordinaire est le monde de mon expérience, il ne peut pas être un monde abstrait où hommes, choses, lieux et coutumes sont interchangeables ; c'est nécessairement un monde concret et particulier : un pays ou une région, une langue, une culture, des institutions, une histoire, etc.

Si dans *Le lion et la licorne*, un petit livre qu'il publie en 1941 et qui porte comme sous-titre *Socialisme et génie anglais*, Orwell exalte le mode de vie anglais (de la *nice cup of tea* jusqu'aux emblèmes de la royauté) et s'y y conjugue socialisme et patriotisme (qu'il distingue très fermement du nationalisme), ce n'est pas pour concilier artificiellement ses convictions politiques profondes avec l'urgence immédiate de la défense de l'Angleterre. Il l'a proclamé à plusieurs reprises, non sans un brin de provocation : « Aucun révolutionnaire authentique n'a jamais été un internationaliste. » (*EAL* II : 133).

En tout cas, il ne s'est jamais reconnu dans l'internationalisme abstrait du communisme qu'il n'a cessé de dénoncer comme un instrument à peine masqué de la politique de puissance soviétique. Et quand, en décembre 1936, il part combattre en Espagne, il ne le fait pas en activiste de la révolution mondiale, mais comme un anglais socialiste, solidaire des espagnols antifascistes ; et c'est dans cet esprit qu'il écrira *Hommage à la Catalogne*.

Le patriotisme assumé d'Orwell n'est sûrement pas sans rapport avec l'imperméabilité de la classe populaire anglaise au fascisme comme au stalinisme, et aussi avec l'imperméabilité de la classe dirigeante anglaise au fascisme. Dans sa *Lettre de Londres* à la *Partisan Review* de juillet-août 1941, il écrit : « Ce type de climat où vous n'osez pas parler politique de peur que la Gestapo ne surprenne vos paroles, ce climat est tout bonnement impensable en Angleterre. Toute tentative de l'instaurer sera brisée dans l'œuf, non pas tant par une résistance consciente que par l'incapacité des gens ordinaires (*ordinary people*) à comprendre ce qu'on attendrait d'eux. » (*EAL* II : 152-153).

Une fois encore, Orwell table moins sur la lucidité de George Bowling que sur sa passivité. Quant à la classe dirigeante, dont il craignait avant guerre qu'elle ne profite du déclenchement des hostilités pour faire basculer le pays dans un anglo-fascisme comparable à l'austro-fascisme d'un Dollfuss, il doit reconnaître qu'elle reste fondamentalement attachée au libéralisme. « La classe dirigeante britannique croit à la démocratie et à la liberté individuelle en un sens étroit et quelque peu hypocrite. Mais du moins, elle croit à la lettre de la loi et s'y tiendra parfois même quand elle n'est pas à son avantage. Rien n'indique qu'elle évolue vers une mentalité véritablement fasciste. La Grande-Bretagne peut être fascisée de l'extérieur ou au terme d'une révolution intérieure, mais la vieille classe dirigeante ne peut, à mon sens, être elle-même l'agent d'un totalitarisme véritable. » (*Ibid.*). Les seuls, encore une fois, qui en Angleterre aient été gagnés au totalitarisme sont des intellectuels. Orwell dans l'après-guerre verra en eux quelque chose comme un parti de l'étranger.

Comme on le voit, le modèle de l'intellectuel ordinaire – de l'intellectuel qui se reconnaît comme un homme ordinaire – se distingue très clairement de celui de l'intellectuel engagé. Celui-ci se vit d'abord comme séparé, puis va rejoindre le combat des autres hommes au nom des valeurs intellectuelles et universelles qui sont les siennes : il court ainsi le risque permanent de se poser comme une autorité dictant aux autres ce qu'ils doivent faire ou assignant à leurs actes un sens qu'il prétend mieux connaître qu'eux-mêmes.

L'intellectuel ordinaire, lui, vit les événements et y réagit en homme ordinaire qu'il est et qu'il reconnaît être. Orwell vit l'approche de la guerre et la montée des totalitarismes avec les mêmes sentiments et les mêmes réactions que son vendeur d'assurances Georges Bowling. Certes, parce qu'il est un intellectuel, et plus particulièrement un écrivain, il a la capacité de mettre ses réactions en mots et en idées. Mais il ne prétend pas pour autant être un porte-parole. On peut se demander si ce modèle ne constitue pas pour un intellectuel la seule manière d'éviter que le savoir dont il dispose et sa maîtrise du langage ne se retournent, quel que soit le contenu de ses discours, en instrument de promotion personnelle et de domination sur ceux à l'émancipation desquels il prétend contribuer – la seule manière pour lui d'être un démocrate c'est-à-dire de vouloir l'égalité.

BIBLIOGRAPHIE

Amendola, G. (1923) *Il Mondo*, 1er avril 1923, cité dans E. Gentile, *Qu'est-ce que le fascisme ? Histoire et interprétation*, Paris : Gallimard, 2004.

Cavell, S. (1987) *Le déni de savoir*, tr. fr. 1993 J.-P. Maquerlot, Paris : Le Seuil.

Conant, J. (2000) "Freedom, Cruelty and Truth : Rorty versus Orwell", in : R. Brandom (ed.), *Rorty and his Critics*, Blackwell.

Orwell, G. (1939) *Un peu d'air frais*, tr. fr. 1983 R. Prêtre, Editions Ivrea.

Orwell, G. (1920-40) *Essais, articles, lettres*, vol. I, éd. par S. Orwell et I. Angus, tr. fr. 1995 A. Krief, M. Pétris et J. Semprun, Paris, Ivrea/L'encyclopédie des nuisances : EAL I.

Orwell, G. (1940-43) *Essais, articles, lettres*, vol. II, éd. par S. Orwell et I. Angus, tr. fr. 1996 A. Krief, M. Pétris et J. Semprun, Paris, Ivrea/L'encyclopédie des nuisances : EAL II.

Orwell, G. (1943-45) *Essais, articles, lettres*, vol. III, éd. par S. Orwell et I. Angus, tr. fr. 1998 A. Krief, et J. Semprun, Paris, Ivrea/L'encyclopédie des nuisances : EAL III.

Orwell, G. (1945-1950) *Essais, articles, lettres*, vol. IV, éd. par S. Orwell et I. Angus, tr. fr. 2001 A. Krief, B. Pécheur & J. Semprun, Paris, Ivrea/L'encyclopédie des nuisances : EAL IV.

Orwell, G. (1972) *1984*, tr. fr. A. Audiberti, Paris : Gallimard.

Sklar, J. (1998) Nineteen Eighty-Four : Should Political Theory Care? in : S. Hoffmann (ed) *Political Thought and Political Thinkers*, Chicago : University of Chicago Press.

Walzer, M. (1989) George Orwell's England, in : M. Walzer, *The Company of Critics : Social Criticism and Political Commitment in the Twentieth Century*, London ; repris dans G. Holderness, Bryan Loughrey & Nahem Yousaf (ed.), *George Orwell*, Macmillan.

